

Au gré du vent

Au bout du compte, je vole enfin.

Pour une sorcière, cela n'a rien d'étonnant. D'après eux c'est une hérésie. Mais finalement on finira tous par voler.

Forêt de Salem. 13 mars 1692. 9 heures.

Ce début de matinée s'annonce agréable. Le soleil est déjà levé depuis quelques heures et il brille d'une douce lumière tamisée par les quelques nuages cotonneux qui défilent dans le ciel d'un bleu limpide. Je décide donc d'aller me promener dans la forêt afin de profiter de la chaleur naissante du soleil. J'aime particulièrement quand elle filtre légèrement à travers les feuillages touffus des arbres, formant subtilement des arabesques de verdure et d'ombre sur le sol encore humide de la forêt. Depuis mon plus jeune âge, j'ai pris cette habitude matinale, à l'arrivée des beaux jours, de me lever de bonne heure pour me balader. Je vis dans cette forêt, c'est un peu ma maison. En contrebas, il y a le village. Depuis toujours, ma mère et moi vivons ici, dans une petite chaumière au sein d'une clairière. Cette clairière est surnommée « clairière du souffle », car selon les habitants, il en émanerait une énergie occulte et cabalistique.

Ma mère est une guérisseuse très respectée, elle connaît toutes les plantes, les remèdes et les potions qui puissent exister. Son influence est forte, car depuis des années elle soigne avec brio tous les habitants du village. En échange, ils nous nourrissent en nous apportant chaque semaine des vivres. Si ma mère a choisi de s'éloigner du village, c'est parce qu'elle a besoin de calme et d'harmonie pour se ressourcer et cultiver ses plantes. Elle étudie de vieux manuscrits qui lui indiquent les vertus des plantes et des pierres. Elle se sert de tout ce qui est à sa disposition autour d'elle dans la forêt pour aider les gens au mieux. Cependant, je n'ai jamais compris pourquoi elle refuse que je m'approche du village. Je n'ai le droit d'y aller qu'une fois par an, lors d'une fête traditionnelle sur la place, où les femmes dansent en cercle, chantent, s'échangent des recettes et des remèdes. D'après ma mère, cette fête remonte à des millénaires et c'est le seul moment de liberté qu'on accorde aux femmes, bien qu'elle soit de moins en moins tolérée au fil des années. Depuis quelques années, seule une vingtaine de femmes sont présentes, et les hommes du village nous ont interdit d'utiliser la place comme lieu de réunion.

En continuant ma route habituelle, je croise mon chat Ignis. Ce chat est magnifique. Son pelage est noir comme l'onyx et ses yeux brillent d'un éclat vert émeraude. Ou plutôt péridot. Quoique, plus vert topaze. A moins que ce soit saphir... Je m'égare. Ma mère et ses centaines de pierres colorées me font divaguer. J'aime beaucoup les nuances et les couleurs miroitantes des pierres précieuses et des cristaux. C'est comme un arc-en-ciel en mouvement qui change selon l'orientation de la lumière. Un échiquier infini de nuances et de combinaisons. Dernièrement, ma mère était préoccupée. Dès qu'elle rentrait du village ou qu'un habitant venait quémander ses conseils, son visage était froid et fermé. Depuis peu, son inquiétude s'était accrue, mais malgré mon insistance je n'avais pas réussi à obtenir une seule information concernant son état. Elle avait décidé de m'initier à son métier, d'où ma divagation à propos de la couleur des yeux de mon chat.

D'ailleurs, perdue dans mes pensées, je n'avais même pas remarqué que je m'étais assise au bord du chemin, sur un tronc d'arbre moussu couché au sol par la vieillesse, et que, mon chat, profitant de la situation, s'était allongé en cercle sur mes genoux. Ses ronronnements sonores m'apaisaient instantanément. En l'observant de plus près, je me rends compte qu'il saigne. Sa

patte avant est écorchée, il a dû se battre avec un animal ou un autre chat. Je reste encore un moment à réfléchir et à méditer à l'ombre des arbres, puis je prends le chemin du retour. Arrivée à mi-chemin, j'entends du bruit dans la clairière. Je m'approche, quand d'un coup j'aperçois ma mère qui convulse au sol, entourée de pierres infernales. Une odeur de fumée âcre s'empare de mes narines. Je cours vers ma mère et trébuche sur une branche.

Salem. Village. 13 mars 1691. Début de matinée.

Une rumeur court au village. On l'a laissée s'échapper, elle rampe et s'infiltré dans chaque recoin, elle se répand dans l'atmosphère et s'agrippe à l'intérieur de chaque cœur. Elle laisse place au doute, à la suspicion, aux regards pleins jugement. C'est une tumeur qui macère, prête à gangrener les âmes.

Ce matin vers sept heures, un habitant se lève. A travers sa lucarne il peut aisément observer la rue, sans être vu. En contrebas, il y a une petite fontaine avec des carpes qui frétilent. Un chat noir aux yeux verts apparaît dans l'intention de se saisir d'une carpe et d'en faire son repas. Presque instinctivement, l'habitant se rue en bas et, tout en criant « Au diable ! Tu es le chat de la sorcière, écarte-toi de nous ! Ouste ! C'est le diable ! », il lance une pierre sur le chat qui s'enfuit en boitant. Apeurés par le brouhaha, les autres habitants sortent de leurs maisons.

« Que se passe-t-il bon dieu ! s'exclame l'un.

- Quel est ce raffut ? Que diable vous prend-il ? interroge l'autre.

- C'était le chat, celui de la mégère, la mécréante, la sorcière ! Il allait manger nos carpes et sûrement nous porter malheur ! C'est le diable en personne ! » répond le villageois.

Tous ainsi réunis sur la place du village ils commencent à discuter de cet évènement.

« Depuis la guerre contre les indiens, nous sommes menacés, le diable rôde, reprend un jeune homme.

- Dans d'autres villages, déjà une dizaine de femme ont été arrêtée parce qu'elles pratiquaient la sorcellerie, continue un autre.

- On dit même qu'elles s'accoquinent avec le diable ! » s'exclame un vieillard.

A cet instant, le pasteur du village s'avance sur la place avec un air grave et solennel. D'une voix lente et caverneuse il commence à réciter les prédictions bibliques de l'apocalypse de Saint Jean.

« Alors je vis et j'entendis la voix d'un aigle qui volait par le milieu du ciel, et qui disait à haute voix : Malheur! Malheur! Malheur aux habitants de la terre, à cause du son des trompettes dont les rois doivent sonner ! »

Des murmures effrayés traversent l'assemblée.

« Et le sanctuaire de Dieu s'est ouvert dans le ciel, et on a vu l'arche de son alliance dans son sanctuaire, et ça été des éclairs, des voix, des tonnerres, une secousse et une grande grêle. »

Les chuchotements se muent en petits cris angoissés, les villageois s'agitent.

« Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le tout puissant... Mes chers, l'heure est grave. Si je viens chaque jour ici vous parler, c'est que notre

époque est sombre et douloureuse. Le diable est ici et il est à l'intérieur de certains d'entre vous. Vous savez qu'ailleurs, beaucoup ont été arrêtés et accusés de sorcellerie. Les femmes notamment, car elles se vouent au culte du vilain. Soyez méfiants, la fin des temps est proche ! »

Le pasteur s'éloigne en marmonnant des prédictions et dans un silence mortuaire, la foule se disperse. La rumeur court à vive allure, personne n'y échappera, elle a déjà souillé les cœurs.

Forêt de Salem. Nuit du 13 au 14 mars 1691.

Après que les convulsions de ma mère se sont clamées, je l'ai ramenée à la maison. Elle est restée silencieuse et crispée tout le trajet. J'allais lui demander des explications, lorsqu'elle me devança.

« Ma fille, tu dois te demander ce qui m'est arrivé. En ce moment, les gens se comportent différemment vis-à-vis des femmes comme moi. Dans les autres villages, mes sœurs m'avaient prévenues et, malheureusement, beaucoup d'entre elles ont été enfermées, torturées et même tuées, brûlées sur des bûchers. Au village, les choses changent, avant j'étais aimée et respectée car j'apportais la guérison et le soin. Maintenant, ce don se retourne contre moi. Les villageois sont méfiants et parfois violents. Ils m'accusent de sorcellerie. Le pasteur leur vend un discours apocalyptique et archaïque qui me diabolise, moi et les femmes en général. Le vent tourne, et pas à notre avantage. Je veux avant tout te protéger ma fille, déclara-t-elle soucieuse.

- Mais maman, je ne comprends pas. Tu les as toujours soignés et guéris... Comment peuvent-ils croire ce que disent d'autres qui ne te connaissent pas ?

- Les rumeurs vont vite et en cette période de troubles, il est souvent nécessaire de désigner un bouc émissaire. Remettre la responsabilité sur quelques personnes et sur le diable, cela évite les questions et permet aux gens de déverser leur haine, leur peur et d'effacer leurs doutes. C'est comme ça que fonctionne les hommes, ma fille, soupira ma mère.

- Et comment se fait-il que tu convulsais au milieu d'un cercle de pierres infernales ? Comment veux-tu que les gens ne croient pas que tu communique avec le diable ? C'était effrayant maman.

- Cela fait partie du problème. Dans les villages alentours, mes sœurs furent arrêtées car elles présentaient des symptômes similaires à ceux que tu as vus. Comme je m'y connais en plantes, j'ai décidé d'enquêter. Toutes les femmes et fillettes qui ont été arrêtées, convulsaient et présentaient des symptômes proches de ceux qu'on décrit lors d'une possession par un esprit. Mais il est impossible qu'autant de femmes soient possédées en même temps, dans une zone géographique si large, quand bien même elles seraient possédées par le diable en personne. J'ai donc décidé d'étudier les effets de chaque plante et de chaque aliment que nous mangeons toutes. Pour me protéger du mauvais sort, je me suis entourée de pierres infernales, qui loin d'être liées au diable, permettent de s'en éloigner. Cependant, pour l'instant je n'ai rien trouvé de concluant. Il faudrait que tu révises mieux ce que je t'enseigne ! me répondit-elle avec un sourire malicieux.

- Je comprends mieux. Il faut qu'on continue alors. Je ne les laisserai pas te tuer. Je vais t'aider à trouver ce qui provoque ce mal, et quand nous serons sûres, nous irons leur montrer qu'ils avaient tort. Mais comment faire s'ils viennent nous arrêter ici ? lui demandais-je soudain inquiète.

- J'ai décidé de ne plus aller au village pendant un moment afin de ne pas éveiller des craintes et de me faire oublier. Nous cultiverons nos aliments et élèverons nos animaux. Quant à toi, s'il m'arrivait malheur je t'ordonne de t'enfuir le plus loin possible. Tu connais la forêt mieux qu'eux, fait en sorte qu'ils ne te trouvent pas, » conclut-elle.

Forêt de Salem. 20 février 1692. Début d'après-midi.

Je suis assise sur le rebord de la fenêtre, quand tout d'un coup ma mère surgit essoufflée en criant des paroles incompréhensibles. Prenant peur, je la fais rentrer dans la maison et verrouille la porte.

« J'ai trouvé ! s'exclame-t-elle, J'ai trouvé !

- Maman ! Ne refais jamais ça ! J'ai cru qu'ils arrivaient ! lui reprochai-je. Qu'as-tu découvert ? » lui demandai-je.

Nous avons reçu plusieurs menaces depuis un an. Les tensions ne s'étaient pas apaisées, et on nous envoyait régulièrement des cadavres d'animaux ou des cortèges d'hommes qui massacraient nos plantations et nos élevages.

« Ma fille ! Le blé ! Il est contaminé ! Enfin, non. Il possède un champignon, l'ergot ! Tout le monde mange du blé, même dans le pain ! C'est la base de notre alimentation ! Ce champignon provoque des crises d'épilepsie et des convulsions, donne des visions, cela peut être très effrayant d'ailleurs ! Ce sont les symptômes typiques de celles qu'on accuse d'être des sorcières ! Je le savais ! » s'écrie-t-elle enthousiaste.

J'allais lui répondre, quand des cris nous interrompent. La porte vole en éclat et des hommes armés de fourches et de couteaux entrent dans notre chaumière. Ils attrapent ma mère qui hurle de toutes ses forces en les griffant. Profitant du chaos, je réussis à sortir par une fenêtre et me mets à courir le plus vite possible. Je les entends derrière moi, criant et se rapprochant de plus en plus. Essoufflée, je suis presque arrivée à la clairière quand une branche me fait trébucher. En quelques secondes, ils fondent sur moi. Pendant qu'ils m'attachent et me traînent au sol, je vois une ombre fugace sauter d'un arbre. L'ombre se rapproche et j'aperçois mon chat, Ignis. Ses pupilles brillent d'une étrange lueur, presque rouge. On dirait qu'il comprend. Une larme coule de ma joue et s'écrase lentement au sol. Mon chat tente de s'approcher, mais les hommes le voient, et, avant qu'ils ne le blessent, il s'enfuit avec l'habileté et la grâce propre aux chats. Les hommes nous emmènent et nous enferment.

Forêt de Salem.

Je suis enfin libre. Après plusieurs heures enfermées seule et sans repères. Je me sens légère. De là où je suis, je peux voir les choses d'en haut. Au bout du compte, je vole enfin. Pour une sorcière, cela n'a rien d'étonnant. D'après eux c'est une hérésie. Mais au final on finira tous par voler. Je peux voir toute la forêt et je sens le vent dans mes cheveux qui ondule et me porte. Le vent se fait plus fort, et d'un coup un souffle puissant balaye la forêt qui s'agite, comme si elle prenait vie. C'est donc de là qu'elle tient son nom, « forêt des esprits ». Je suis sûre que le souffle provient de la clairière. Les feuillages s'agitent, puis d'un coup, dans la lumière de la nuit s'envolent des milliers de lucioles, comme un ballet d'âmes qui m'accompagnent dans ma voltige nocturne. Le temps arrête de s'écouler et l'air ambiant m'entoure comme un cocon protecteur. Alors, je sens quelque chose d'étrange, mon corps se fige et c'est comme s'il se

dispersait dans l'air frais de la nuit. Je sens que je me dissous, et mon être ne fait qu'un avec l'espace autour. Puis tout s'arrête.

Salem. 20 février 1692. 20 heures.

Aujourd'hui, c'est le dernier jour de ma vie. Ce soir, je serai morte. Comme vingt autres jeunes femmes. Pendues. Ou pire, brûlées. Accusées de sorcellerie. Ils reviennent vers les geôles où nous sommes enfermées depuis des heures. C'est le moment. On nous traîne vers ce qui semble être un bucher géant. On nous frappe et on nous attache à de solides piquets. Sous nos pieds, de la paille et du bois, devant nous une foule démente qui hurle sa haine, au-dessus, le ciel sans aucune étoile, d'un noir d'encre profond, absolument infini. Un homme jette une torche enflammée à nos pieds. Elle enflamme la paille, qui enflamme le bois, qui nous enflamme. La fumée grise et opaque m'étouffe, je ne crie pas. Je ne pleure pas. Je sens que ma tête tourne, je ne respire presque plus, je sens le feu qui me brûle les jambes, les chairs qui crépitent et fondent, j'entends les autres qui hurlent de douleur. Je sens que je brûle, que mon corps souffre, mais je suis enfin libre.

« Eteins-moi donc ces braises, au cas où ces sorcières diaboliques renaîtraient de leurs cendres ! Moi je rentre ! » lance une voix rauque qui empeste l'alcool.

Face à la forêt, les cendres rougeoient encore, dans un léger crépitement. Les habitants sont rentrés chez eux, seul un homme reste immobile face au bucher presque éteint. Dans le ciel, comme une volute de fumée grise, les cendres fraîches s'envolent et s'enroulent comme de longs soupirs. Le vent les pousse haut dans le ciel, vers la cime des arbres. On dirait que la forêt prend vie, et accueille les cendres. Doucement, les branches s'agitent et une multitude de lucioles s'envolent par milliers vers le village. L'homme alors effrayé, écrase les braises encore rouge écarlate d'un coup de pied nerveux. Soudain, il fait noir, et dans le ciel sans étoiles, on ne voit plus que les lucioles qui brillent et remplacent les étoiles.